

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 52

Artikel: Solidement attachés
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA POULE AUX OEUFS DURS

EST une histoire absolument véridique, et si vous vous promenez un jour dans les environs de Lausanne, peut-être tomberez-vous un jour dans le village de celui qui en fut le héros. Il a même son surnom. Et ce n'est pas l'homme de la poule aux œufs d'or, mais celui de la poule aux œufs durs.

Mais comme vous n'irez probablement pas de si tôt du bon côté, je vais vous raconter l'aventure.

Ce cultivateur arrivait avec sa femme au marché comme chaque semaine, pour y vendre les produits de sa ferme.

Ils avaient tous deux à peine pris place sur le marché qu'ils virent arriver vers eux une ménagère en fureur qui vint les traiter de malhonnêtes gens et les menacer des pires châtiments judiciaires. Quand les invectives eurent déroulé leurs sonorités éclatantes et que l'on put s'expliquer avec un peu plus de clarté, la cause de la fureur fut découverte.

Cette ménagère avait acheté la semaine précédente à nos deux cultivateurs des œufs, un quartier d'œufs.

Rentrée chez elle, et au moment de préparer une omelette à son mari, la cliente avait découvert avec une stupéfaction mêlée de colère... que les œufs étaient durs...

Nos pauvres gens furent bien ahuris en apprenant la chose. Ils dédommagerent la plainte, achevèrent leur marché et rentrèrent chez eux fort perplexes. Ils se demandaient bien quelle maladie pouvaient bien avoir leurs poules pour qu'elles se mettent à pondre des œufs durs.

Cette situation ne pouvait durer. Bientôt l'on ne parviendrait plus à vendre les œufs. On fit donc venir le vétérinaire. Celui-ci examina les poules, examina les œufs qui tous étaient frais et... demanda à réfléchir sur le cas.

Il ne tarda pas d'ailleurs à connaître la solution de cette énigme. Une tournée au café suffit à lui révéler le mystère.

Les poules du voisin avaient fait un nid au beau milieu de la haie qui séparait les deux jardins. Mais notre homme ramassait ces œufs sans s'inquiéter de leur origine. Le voisin qui avait découvert le manège, goûta fort peu cette appropriation peu scrupuleuse. Et plutôt que d'entrer en dispute, il se leva un jour fort tôt et vint remplacer les œufs frais du nid par des œufs durs... qu'il avait cuits la veille.

Linguistique. — Mais, enfin, on m'a traité de coquin — Cela dépend de l'heure et du jeu. — Plaît-il ? — Mais oui. Le mot coquin n'a pas le même sens, prononcé en public ou en tête-à-tête.

HISTOIRE D'IVROGNE

Un après-midi de la semaine dernière, un riche Anglais loue une chambre dans un hôtel.

— Je rentrerai très tard cette nuit et je serai très saoul. J'aurai sûrement oublié le numéro de ma chambre...

— Le veilleur de nuit vous le rappellera, répond la directrice, pleine d'indulgence.

A trois heures du matin, raide comme la justice, l'Anglais sonne à la porte de l'hôtel. Le veilleur se précipite.

— Gargon, s'il vous plaît, le numéro de ma chambre ?

— Chambre numéro trois, Monsieur, premier étage.

L'Anglais gravit l'escalier en répétant : Numéro trois, numéro trois », et le garçon se rendit, la conscience en paix.

Dix minutes plus tard, on sonna encore à la porte et le garçon va ouvrir. Il pousse un cri d'effroi. Devant lui, l'Anglais, très ivre mais très digne...

— Gargon, s'il vous plaît, le numéro de ma chambre ?

— Mais je vous ai déjà ouvert la porte tout à l'heure !

— Oui, garçon, mais depuis, je suis tombé par la fenêtre.

SUR LA SCÈNE

Arrive sur scène qu'on ne dise pas toujours exactement ce qu'on souhaite, mais dire ou ce que l'auteur souhaiterait qu'on dit. L'effet, bien entendu, en est d'autant plus comique que la pièce est tragique. C'est ainsi qu'un acteur du boulevard, fort connu et fort apprécié, avait joué, il y a de cela quelques années, la tragédie à l'Odéon. Il avait, dans une pièce de René Fauchois, à prononcer cette phrase avec toute la majesté supra-humaine que comportait son personnage : « Lazare, lève-toi ».

Chaque fois que l'excellent acteur eut à jouer la pièce, pas une seule fois il ne put réussir à prononcer son « Lazare, lève-toi ». Et, chaque fois, les spectateurs entendaient, avec un léger étonnement, la phrase suivante : « Lézard, lève-toi ».

Certaines blagues sur scène sont célèbres. D'autres, moins connues. En voici une dont la victime fut le grand tragédien Silvain.

Il jouait une pièce de Dumas et Girardin, *Le Supplice d'une femme*, où il incarnait un mari outragé, et, pour la circonstance, il ajoutait à son visage une superbe paire de favoris.

Dans une tirade des plus pathétiques, il entend un de ses camarades, blagueur à froid, lui dire à mi-voix, d'un ton affolé :

« Silvain, Silvain, tu perds un favori. »

Le tragédien, dans le feu de la tirade, porte incontinent une main à sa joue, sent naturellement un favori (inutile de dire que la paire ornait toujours son visage), s'imagine que c'est l'autre qui est tombé, et naturellement arrache ce qu'il croyait être le survivant. C'est ainsi qu'il finit l'acte avec un seul favori. Le public, complètement médusé, n'avait pas bronché.

LE MÂT DE COCAGNE

U donc est l'illusoire, le soi-disant merveilleux pays de Cocagne ?

Pour qui travailla cette question de géographie fantaisiste, le nom de Cocagne, viendrait peut-être de Cuccagne, canton italien sur la route de Rome à Lorette, dans une situation où ne peut plus favorable pour fournir en abondance toutes les productions du sol.

On a dit aussi que ce nom tirerait son origine d'une fête instituée à Naples, pendant laquelle autrefois le peuple recevait des distributions magnifiques de comestibles et de vin.

Quoiqu'il en soit, ce serait encore être bien loin du pays de Cocagne, tel que, pour frapper l'imagination enfantine, il est décrit « avec ses fleuves de sirop, ses montagnes de sucre, ses prairies d'angélique et ses maisons de gâteaux. »

Quant au mât de Cocagne, voici quelle en serait l'origine :

Cet accompagnement de nos fêtes populaires paraît avoir été inventé en France au commencement du XVe siècle, exactement en 1425, alors que les Anglais étaient maîtres de Paris. « Le jour de Saint-Gilles, qui fut le premier samedi de septembre, les bourgeois et paroissiens de Paris proposèrent de faire un esbatement nouvel et le firent ; et fut tel le dit esbatement qu'ils prirent une perche longue de dix toises, la fichèrent en terre et, au droit bout du haut, attachèrent un panier dans lequel ils mirent une grasse oie avec six blanches pièces de monnaie. Puis la perche fut très fortement frottée d'huile. »

Des crieurs annoncèrent ensuite par la ville que quiconque, le premier, parviendrait à atteindre des doigts la volaille, non seulement en serait propriétaire, mais aussi des six pièces blanches, du panier et de la perche.

Bien des tentatives furent faites pendant tout le jour, sans qu'aucun concurrent ne puisse parvenir jusqu'au panier. Cependant on voulut récompenser les efforts, et l'oie fut donnée, le soir, à un jeune valet parce qu'il avait grimpé le plus haut. Le panier, les six pièces et la perche furent réservés.

Ce nouveau genre de divertissement, égayé par les rires de la foule, avait eu lieu dans la rue aux Ours, en face de la rue Quincampoix. Il

amusait tellement les parisiens que, pour cette raison, ils le renouvelèrent maintes fois. Peu à peu l'usage s'en répandit dans les provinces de France si bien qu'il n'y avait plus en plein air de fête complète si l'administration municipale ou un riche particulier ne faisait dresser un mât de Cocagne.

Il serait aujourd'hui puéril de discuter sur la valeur morale de cette vieille attraction.

Quelques écrivains ont condamné le mât de Cocagne, en s'apitoant sur les garçons que l'appât d'un gain, — jambon, saucisson, victuaille quelconque ou bonne bouteille, — faisait s'y exposer à la risée publique. D'autres, au contraire, ont estimé que cet exercice des muscles est excellent pour entretenir la vigueur et le courage des jeunes citoyens.

Pour terminer, une remarque s'impose sur le mot même dont on a baptisé ce jeu : — l'appellation « mât de Cocagne » ne semble-t-elle pas avoir été bien mal appliquée ?... Dans le pays de Cocagne, en effet, les heureux mortels qui s'y trouvent n'ont, paraît-il, qu'à tendre la main pour que la nature leur prodigue ses trésors ; pour les obtenir, il n'est donc besoin d'aucun travail... Or, le mât de Cocagne est tout à fait aux antipodes de ce paradis, si favorable à la paresse, puisque pour cueillir quoi que ce soit en haut de cette perche trop glissante il faut travailler, s'échauffer le sang, peiner, se fatiguer à grosses gouttes, sans que, le plus souvent, le succès réponde aux efforts inutilement tentés.

Jean Raton.

Solidement attachés. — Saviez-vous que Durand et Dupont s'étaient colletés, hier soir, comme deux chifonniers, en plein café du Centre ?

— Pas possible ! Eux qui étaient si solidement attachés ?

— Précisément. Il a fallu se mettre à six pour les séparer...

La Patrie Suisse. — La jeunesse et la carrière de M. Rodolphe Minger, président de la Confédération pour 1935, racontées par le texte et la photographie, voici un article qui intéressera chacun. On le trouvera dans la « Patrie Suisse » du 29 décembre (No 52), encadré de nouvelles et d'articles si variés, dont : Traductions, par H. de Ziegler. — Les disques nouveaux, par R.-Aloys Moser. — La chronique philatélique, etc. Dans les actualités : la translation des reliques de Nicolas de Flue ; Berne fête M. Minger ; l'industrie suisse à l'honneur, etc. Enfin ce numéro publie le règlement d'un nouveau concours littéraire auquel pourront prendre part tous les lecteurs de la « Patrie Suisse ».

**Avez-vous acheté****l'Almanach du Conte**
pour 1935.

C'est la dernière heure qui sonne
pour vous le procurer à l'épicerie de
votre village.

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 8, r. Richard **Lausanne**
Télé. 23 868/23 869
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

un Monsieur**à qui on ne la fait pas...**

exige un apéritif sain « DIABLETTS » et non un « BITTER » et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.